

Études littéraires africaines

OJAIDE Tanure, *Great Boys*, Africa World Press, Inc., Asmara, 1998, 208 p.

Michel Naumann



Numéro 8, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042041ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042041ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (1999). Compte rendu de [OJAIDE Tanure, *Great Boys*, Africa World Press, Inc., Asmara, 1998, 208 p.] *Études littéraires africaines*, (8), 70–71. <https://doi.org/10.7202/1042041ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ OJAIDE TANURE, *GREAT BOYS*, AFRICA WORLD PRESS, INC., ASMARA, 1998, 208 p.

Le récit autobiographique des jeunes années d'un intellectuel est aux sources de la littérature en langues étrangères sur le continent africain. Il permettait à une élite bourgeoise en formation de repérer les sources de sa venue à l'histoire qui devait être l'histoire de la décolonisation, il permettait à cette classe encore dans une phase progressiste et populiste de se présenter comme un groupe issu du terroir africain qui pouvait en toute légitimité se poser en porte-parole de la nation en formation, en intermédiaire compétent entre les peuples en lutte et le pouvoir affronté avec lequel il fallait négocier les avancées politiques vers l'indépendance.

Le roman africain a eu des heures de gloire et des morceaux d'anthologie grâce à *L'enfant noir* du guinéen Camara Laye, *The Narrow Path* du ghanéen Francis Seylormey ou *Child of Two Worlds* du kenyan Mugo Gatheru. Des romans non-autobiographiques surent utiliser ces moments importants qu'étaient la naissance, l'initiation traditionnelle, la première journée d'école, le départ pour l'Europe, le retour triomphal. Achebe ne s'en priva guère dans *No Longer At Ease* où il mettait pourtant en abyme ces séquences archétypiques du genre. Cette œuvre marqua un tournant et les récits autobiographiques diminuèrent en quantité et en qualité parce que les indépendances créaient une nouvelle période culturelle et historique dans laquelle il convenait moins, pour la classe régnante, d'affirmer ses prétentions en rappelant ses origines et son parcours que d'affronter les problèmes des nouvelles nations et les désillusions engendrées par le néo-colonialisme. La parution d'un récit autobiographique, *Great Boys*, écrit par le nigérian Tanure Ojaide, est donc surprenante, intéressante et presque anachronique. A moins qu'à l'aube du retour à la démocratie, le Nigeria éprouve le besoin de revisiter ce genre en tant que genre fondateur ?

Tanure Ojaide a étudié au Nigeria et aux Etats-Unis et il est d'abord connu comme poète puisqu'il a publié six recueils de poèmes, a remporté le prix africain de poésie décerné par le Commonwealth, le prix décerné par la BBC et par deux fois le prix nigérian. Il a successivement travaillé pour l'université d'Ihowa, le Collège Albright de Pennsylvanie, l'université de Caroline du Nord à Charlotte.

Écrit par un poète donc, *Great Boys* est parsemé de proverbes, de citations poétiques et liturgiques, de descriptions de rites, mythes (p. 13-14, puis p. 103) et théophanies (p. 22) qui en rendent le style authentique et agréable. Le récit est pris en charge par l'enfant, ou sa mère (p. 57) ou la mère de cette dernière qui éleva l'enfant (p. 39-43). Le thème des arbres, métaphores de valeurs religieuses ou de types de personnalités humaines, est très beau. Les symboles du changement, la route, le luxe des privilégiés, l'école, sont abordés du point de vue des villageois, parfois avec

humour, et solidement introduits. L'auteur parvient à ne pas créer de coupure entre les passages qui concernent le village et ceux qui concernent les lieux et institutions occidentalisés. Il maîtrise un héritage traditionnel et un savoir-faire achébéien qui donnent à toute écriture africaine un cachet et une beauté indéniables.

Pourtant cette nouvelle autobiographie d'un auteur africain n'est en rien différente de celles qui furent publiées dans les années cinquante et soixante. Elle n'annonce guère une refondation du Nigeria liée à l'instauration d'un régime démocratique. Certes, les premières exactions des multinationales pétrolières prennent un sens particulier (p. 124), mais les espoirs de l'indépendance (p. 129), les luttes politiques évoquées avec l'Action Group d'Awolowo, la rivalité entre ce dernier et Akintola et ses dimensions ethniques liées aux Egba et aux Ijebu, l'effort pour la création de l'Etat du Midwest (p. 177), même le coup des jeunes majors décrits de façon un peu froide, pour intéressants que soient ces passages, appartiennent à une autre époque ou nous déçoivent un peu parce que leur sens actuel n'est jamais affirmé.

Ce manque d'actualité pourrait certes n'avoir aucune importance. Le problème est que les autres thèmes apparaissent mais ne sont pas suivis. L'enfant ne connaît pas la virilocalité normale parce que son père craint qu'il soit victime de sorciers qui poursuivent sa lignée. Les conséquences sur le héros se limitent à l'influence accrue de son matrilignage. Cette peur ne fait-elle pas partie de sa vocation artistique qui pourrait avoir généré une sensibilité particulière ou même joué un rôle dans son amour de l'école ? Le thème de l'eau, essentiel dans le delta, apparaît dans un chapitre sur les jeux d'enfants et disparaît presque aussitôt sans que nous comprenions le pourquoi de cette apparition si tardive et éphémère. Les grands mythes évoqués, l'amour de la lune et du soleil, la contradiction entre le ciel et la terre, n'accompagnent qu'épisodiquement le récit. Un professeur missionnaire qui rebaptise les enfants semble penser que Daniel a tenu tête à Goliath plutôt qu'à Nabuchodonosor : une imprécision fort malheureuse et peu vraisemblable.

Le lecteur reste donc insatisfait malgré certaines qualités de l'œuvre car il en attendait un renouvellement du genre à la lumière des événements actuels et une recherche plus profonde et tenace des origines de la vocation poétique.

■ Michel NAUMANN